

En finir avec la neutralité de l'IA

Le leitmotiv de la « neutralité » des objets et des techniques est souvent invoqué comme un cheval de Troie rhétorique pour faire croire que ce qui compte, au fond, c'est l'usage individuel qui en est fait. Alors que les IA génératives modifient notre rapport au monde et ne sont pas indépendantes du social, il serait justement nécessaire de penser collectivement leur promotion et leur structure.

La vague de l'IA générative (IAg) a amené dans de nombreuses arènes de débat la discussion sur l'attitude à adopter face à cette nouvelle technologie. L'espace public en général et les différents milieux professionnels s'interrogent sur les risques et les opportunités qu'elle pourrait représenter.

Dans ce cadre, une idée revient régulièrement : l'IA ne serait qu'un outil, et comme chacun sait, les outils sont neutres ; ils ne sont ni bon ni mauvais, tout dépend de la manière dont on s'en sert. Une comparaison accompagne souvent le raisonnement : prenez un couteau, il peut aussi bien servir à couper une pomme de terre qu'à menacer des braves gens. CQFD : le couteau lui-même est neutre, c'est l'usage qu'il faut juger.

Problème : aussi convaincant que paraisse ce raisonnement au premier abord, il est faux. Du moins, il invisibilise une myriade de questions cruciales qu'il faudrait se poser pour saisir la complexité des rapports entre technique et société. En effet, la philosophie des techniques, et les nombreuses disciplines des sciences sociales qui s'en inspirent, nous apprennent que les outils ne peuvent pas être considérés comme « neutres ». Plus précisément, leurs effets sur les individus et la société dépassent largement la question de leur bon ou de leur mauvais usage.

Laisser penser le contraire nuit à la qualité du débat public et peut même s'avérer dangereux dans le cas des discussions sur le déploiement de technologies aussi puissantes que l'IA. C'est pourquoi, dans les sections qui suivent nous rappelons de manière synthétique les principaux arguments permettant de comprendre que les techniques, même les plus « innocentes », sont « plus que leur simple usage ». Nous y insistons à chaque fois sur les implications à tirer pour les débats sur l'IA.

1. Les techniques reposent sur une infrastructure matérielle

Tout d'abord, rappelons que les techniques ont une composante matérielle : elles utilisent certains matériaux, consomment de l'énergie à la fabrication ou à l'usage, occupent de l'espace, etc. Le fameux couteau, outil d'apparence simple, n'échappe pas à cette règle : sa lame en métal nécessite l'extraction de minerai d'une mine, puis, le travail, peut-être pénible, d'individu(s) dans une forge traditionnelle ou industrielle ; son manche, qui est peut-être en corne, nécessite l'élevage puis l'abattage d'animaux, etc. Ces impacts sont indépendants de l'usage qui en est fait in fine.

Moyens et fin se confondent ici : pour raisonner dans l'absurde, personne ne songerait à dire qu'une technologie qui nécessite des sacrifices humains pour fonctionner est « neutre », et que son utilisation peut être « bonne » ou « mauvaise ». Se questionner sur l'IA demande donc d'interroger son infrastructure matérielle : quel que soit son usage, entretenir l'IA c'est entretenir des mines, des usines de production, des réseaux électriques, dédier une part importante de la production d'énergie et de matériaux mondiale à cette activité (dans un contexte de catastrophe écologique et de nécessaire sobriété), etc. Faire le choix de l'IA, c'est indissociablement faire le choix de cette infrastructure, dont on peut raisonnablement penser qu'elle est insoutenable. Cela n'est pas neutre.

2. Les techniques reposent sur une infrastructure institutionnelle

De la même manière, les techniques demandent une infrastructure institutionnelle, c'est-à-dire une organisation sociopolitique particulière. Par exemple, faire le choix du nucléaire civil, c'est *aussi* faire le choix d'une organisation sociale permettant le contrôle centralisé d'un réseau électrique à grande échelle une sécurisation d'ordre militaire du site, un investissement dans la formation au long cours d'ingénieurs nucléaires, des relations diplomatiques sécurisées (éventuellement par la force militaire) pour l'importation du combustible, la provision financière du démantèlement, la création de plan de secours en prévision d'un éventuel accident, etc.

L'IA demande également des formes institutionnelles particulières, dont par exemple une forte concentration des capitaux financiers et techniques, qui impliquent un déséquilibre démocratique dans le contrôle et le paramétrage des outils. Elle demande aussi une société fondée sur l'omniprésence du numérique, des entreprises aux administrations, et sur la récupération et le traitement centralisé de données personnelles pour l'entraînement des modèles, avec tous les enjeux de sécurité, de propriété et de surveillance que cela implique. Dans quelles institutions, et dans quelles mains concentre-t-on les pouvoirs en construisant une société irriguée d'IA ? Dire que l'IA est neutre, et la réduire à des usages finaux de ChatGPT qui pourraient être « utiles » ou « nuisibles », c'est invisibiliser toutes les discussions possibles sur ses infrastructures institutionnelles. Un débat raisonné sur le sujet devrait donc a minima questionner les formes d'IA dont on juge les infrastructures acceptables, à l'instar de débat que l'on peut avoir sur la question des logiciels libres et propriétaires par exemple.

3. Les techniques ont un design qui contraint les usages et les usagers

Ensuite, les techniques ont un design. Autrement dit, elles sont pensées, dans leur conception, pour des utilisateurs et des usages spécifiques. Ce design, qui n'a donc rien de neutre, a bien évidemment un effet en lui-même. Il conditionne d'une part qui peut utiliser l'outil (un outil lourd exclut une partie de la population de son usage, tout comme un outil qui demande un haut niveau de formation pour être utilisé), et d'autre part ce qui peut en être fait : un outil pensé pour être réparé peut l'être (et vice-versa), une voiture ne peut pas dépasser une certaine vitesse, etc. Le design des réseaux sociaux, en lien avec leur modèle économique, a des effets directs sur la circulation des (fausses) informations, la capacité attentionnelle des usagers, la création de bulles de filtres, de chambre d'échos, de communautés, etc., et, *in fine*, sur la qualité du débat public dans les démocraties contemporaines.

Ainsi, la question de l'introduction d'une technique dans une société devrait se poser du point de vue non seulement de ses usages, mais aussi de son design. Si nous voulons des voitures, veut-on des voitures rapides ? Puissantes ? Lourdes ? Et quid, donc, des IA que l'on utilise ? Si l'on veut des IA, veut-on des IA qui nous donnent accès à leurs sources ? Veut-on des IA qui permettent à quiconque de fabriquer des bombes ? Veut-on maîtriser les données d'entraînement des IA pour leur éviter de reproduire un certain nombre de biais racistes, sexistes ou de sens commun ? Veut-on des IA plus ou moins gourmandes énergétiquement ? Ces questions n'épuisent évidemment pas le débat sur le déploiement de l'IA, surtout lorsque les promesses d'IA « vertueuses » servent de paravent à sa diffusion massive, mais elles ont l'intérêt de révéler la dimension intrinsèquement politique des techniques.

4. Les techniques incitent à certains usages

Dans une perspective similaire, mais de manière sans doute plus complexe à saisir, il est également possible de considérer que les techniques « incitent » à certains usages. Les philosophes parlent d'« affordance » pour désigner ce phénomène, voire d'« agentivité ». L'affordance désigne le fait que les objets vont susciter des actions chez les utilisateurs : le marteau donne envie de taper, le couteau de tailler, le mètre de mesurer, etc. Pour certains, il est parfois possible de parler d'« agentivité », c'est-à-dire une capacité d'action propre sur les individus et la société. Il ne s'agit pas d'attribuer une conscience ou une intention aux outils, mais plutôt de reconnaître leur capacité d'influence qui leur confère plus qu'un simple statut passif : le design d'une pièce, l'aménagement d'un espace, le confort de sièges peuvent par exemple influencer les relations sociales (plus ou moins conviviales) qui s'y déroulent. Dans le domaine numérique, un exemple connu est le cas de Twitter : ses affordances politiques sont importantes puisqu'en imposant des textes courts, il incite au débat fait de « petites phrases » choc, d'ironie, de sarcasme, d'absence de nuance, etc. et produit ainsi une certaine forme de débat public particulièrement polémique.

À quoi donc nous incitent les IA ? Les affordances de ChatGPT par exemple se retrouvent dans son design (un « chat »), sa vitesse de réponse, sa pertinence, son apparente omniscience, etc. qui incitent à un usage trivialisé et donc permanent et potentiellement addictif. La vitesse à laquelle

l'usage de ChatGPT pour l'assistance à toutes sortes de tâches de la vie quotidienne s'est répandu chez certaines personnes (cela est flagrant chez nos étudiant-es par exemple) illustre la puissance de l'« invitation » que produisent les LLM en général. On voit même déjà apparaître des formes d'addiction émotionnelle aux conversations avec les outils tels que ChatGPT, tant ceux-ci nous poussent à l'interaction voire adopte des « personnalités » qui s'adaptent à nos attentes, parfois inconscientes. On ne peut évidemment imaginer tous les effets, positifs ou négatifs, des affordances des objets techniques, et les exemples cités ne sont pas propres aux IAg, mais ce concept permet encore une fois de pointer du doigt la naïveté des discours qui ne voient dans les outils que des objets inertes que l'on maîtriserait à notre guise.

5. Les techniques rendent des mondes possibles

Les outils, par leur simple existence, rendent des mondes possibles. Le seul fait de se doter de la bombe atomique change radicalement les relations internationales, indépendamment de son usage. L'introduction des armes à feux dans une société change radicalement les rapports de pouvoir entre ses différentes composantes, elle rend les tueries de masse possibles (et donc leur anticipation obligatoire), elle implique une police formée à la lutte contre la violence armée, elle entraîne l'équilibrage potentiel de certains rapports de force, etc. Ces « mondes possibles » poussent donc à une activité de régulation parfois préventive impliquant une inflation juridique, normative, voire policière (contrôle et surveillance) : le code de la route, la RGPD, les portiques détecteurs de métaux à l'entrée des lycées... sont autant de réponses préventives aux « mondes possibles » ouverts par des objets techniques.

De même, l'IA ouvre de nombreux possibles et cette simple situation a des effets bien concrets. Par exemple, les performances « extraordinaires » des IAg aujourd'hui participent à alimenter un imaginaire de la toute-puissance technologique, dont les effets sont très concrets en terme d'investissements publics (et donc de désinvestissements dans d'autres secteurs) ou de choix politiques (si l'IA doit miraculeusement permettre des vaccins aux maladies émergentes ou des solutions au changement climatique, à quoi bon investir dans la prévention des épidémies ou la transition écologique ?). À un niveau plus concret, les IAg créent dès aujourd'hui un monde où les enseignant-es ne peuvent plus donner de devoirs à la maison de peur d'avoir à corriger des textes essentiellement artificiels et ce, que les étudiants pratiquent réellement cette triche ou non. Elles provoquent plus généralement une ère de la suspicion généralisée : combien de fois entend-on aujourd'hui, dans tous types de circonstances, « ceci a dû être produit par IA » au point de douter de tout et de tout le monde ? Voilà un bel exemple de ce que peuvent faire les outils, sans même avoir besoin d'être utilisés.

6. Les techniques changent notre (rapport au) monde

Un autre concept philosophique important est celui de « médiation ». Il désigne le fait que les êtres vivants n'ont jamais un rapport direct au monde physique dans son entièreté, mais toujours via un certain nombre d'intermédiaires dont les premiers sont leurs capacités sensorielles : un humain ne vit pas dans le même monde qu'un chien parce ses capacités olfactives par exemple sont fondamentalement différentes. Au-delà des sens, les outils que les humains utilisent font également office d'intermédiaires : nous n'avons pas le même rapport au monde avec une carte ou avec un GPS, avec un désherbant chimique ou avec une sarclette, avec des transports à moteurs ou à force musculaire, avec ou sans médias de masse, etc. Les outils structurent notre perception, nos actions et nos interactions avec la réalité. Certains aspects du monde deviennent ainsi plus ou moins visibles, plus ou moins saillants, selon les techniques que nous utilisons : l'alternance lumineuse jour-nuit est infiniment moins saillante dans une société électrifiée que dans une société traditionnelle où elle régule une grande partie des activités.

Les IAg, de leur côté, ont sans doute ainsi, parmi bien d'autres effets, la capacité de changer notre rapport au temps, du moins au temps nécessaire pour produire un certain nombre de textes, d'images, de documents. Ce phénomène est d'ailleurs en partie responsable du fameux effet-rebond : le mail ou les applications de messagerie par exemple, ont fait « gagner du temps » pour

réaliser une correspondance, mais en changeant le rapport général à la correspondance, ces outils sont devenus largement chronophage dans de nombreuses organisations. Sans développer ce caractère « ontogonique » (créateur de mondes) des techniques, il s'agit ici de montrer que choisir de déployer un outil dans une société engage celle-ci bien au-delà des usages qui en seront faits : c'est aussi l'engager vers un rapport au monde spécifique.

7. Les techniques peuvent se rendre incontournables

De manière plus concrète, un outil, en se déployant dans une société, peut la transformer au point de se rendre indispensable. L'exemple de l'automobile est l'illustration classique de ce phénomène. Par un jeu de renforcement circulaire, la voiture favorise un aménagement de l'espace et des modes de vie qui, en retour, font de son usage une nécessité. Ainsi, la voiture provoque ou permet l'éloignement progressif des différents lieux de vie essentiels (domicile, travail, école, hôpital, marché, etc.), l'étalement urbain, les cités dortoirs, la désertification des centre-villages et les zones commerciales, le désinvestissement dans les transports en commun, etc. Au bout du compte, la voiture devient une condition même de la vie en société : dans bien des cas, et notamment en zone rurale, qui n'en possède pas se marginalise.

Cette dépendance est encore plus remarquable si l'on dépasse le niveau individuel pour s'intéresser au niveau collectif : quand bien même il est clair que la voiture individuelle est un obstacle majeur à la lutte contre le changement climatique, elle est si importante pour tant de secteurs socio-économiques (l'industrie pétrolière pour le carburant, l'industrie du granulat et du BTP pour les routes, les activités vivant de sa publicité, celles du transport routier de marchandise, etc.) que sa disparition impliquerait une restructuration sociale longue et complexe. On a ici affaire à un phénomène de *lock-in technologique* (l'outil se rend indispensable au fonctionnement social), et de *dépendance au sentier* (les investissements passés dans l'outil contraignent les choix de développement futurs).

Quoi qu'il en soit, on voit bien ici que parler de bon ou de mauvais usage n'a pas de sens. La voiture possède ce que le philosophe Ivan Illich appelait un « monopole radical » : il n'est pas possible de ne pas l'utiliser. La manière dont le numérique se déploie aujourd'hui dans notre société fonctionne sur le même principe. Son usage n'est déjà plus un choix, mais une obligation, que ce soit pour notre socialisation, notre lien aux institutions, ou notre capacité à trouver un emploi. La vie sans smartphone est par exemple de plus en plus difficile, ne serait-ce que pour prendre les transports en communs dans certaines villes. L'IA qui poursuit cette structuration par et pour le numérique produira ainsi ses propres dépendances au sentier. Les géants du numérique investissent déjà dans leurs centrales nucléaires pour alimenter leurs gigantesques centres de données, relançant la filière et créant d'évidents conflits d'usage dans un contexte de « transition énergétique ».

L'IA donnera également une forme spécifique à notre société, et dont découlera un ensemble de contraintes d'usage. Pour reprendre l'exemple précédent à propos du standard de temps de production ou de qualité d'un texte : les salariés soumis à des impératifs de productivité auront-ils le choix de ne pas utiliser l'IA pour rédiger leurs mails, leurs rapports, leurs notes de service ? Les rédacteurs de lettres de motivation ou de dossiers de demande de subventions pourront-ils se passer de cet usage si l'utilisation répandue de l'IA élève les standards grammaticaux, stylistique ou argumentatif de ces écrits ? Les enseignants auront-ils longtemps le choix de *ne pas* enseigner ces outils à leurs étudiants ? Que signifie la neutralité d'un outil dans un monde où l'on ne peut pas s'en passer ?

8. Les techniques absorbent les compétences des individus

Une autre manière de se rendre indispensable se trouve dans la propriété qu'ont les outils d'incorporer des savoir-faire et, à l'usage, d'en déposséder les individus. C'est même souvent leur fonction première : décharger les individus d'une tâche vécue comme ingrate, complexe ou chronophage. Mais voilà, à trop user d'une béquille, on désapprend à marcher sans assistance. Les savoirs suppléés par la technique peuvent devenir socialement obsolètes : pourquoi s'exercer au calcul mental dans un monde de calculette ? Ces effets peuvent avoir une dimension

anthropologique fondamentale :: la disparition des savoirs et savoir-faire paysans traditionnels est, entre autres, un effet de leur absorption/remplacement par des objets techniques.

On aime parfois à rappeler que Socrate, ou Platon, condamnaient l'écriture au motif qu'elle ferait disparaître la mémoire. Ce récit est généralement convoqué pour moquer et relativiser les alertes sur les effets des techniques. Mais c'est un comble : les sociétés de l'écriture n'ont, évidemment, pas le même rapport à la mémoire que les sociétés de la parole. L'introduction de l'écriture est une mutation anthropologique fondamentale. Il n'est pas question de juger si celle-ci est positive ou non, simplement de constater que cela n'a rien de... neutre ! Concernant l'IA, la question à se poser est donc la suivante : de quels savoirs et savoir-faire l'IA se propose-t-elle de « décharger » les individus ? Et quelle mutation anthropologique pourrait favoriser une technologie qui prétend « réfléchir », et même prendre des décisions, à la place des humains ?

9. Les techniques ne s'imposent pas « naturellement » dans les sociétés mais sont le résultat de rapports de forces entre intérêts particuliers

Politiser notre regard sur les techniques peut également se faire d'un autre point de vue : celui de l'histoire des techniques. Un apport majeur de ce champ d'étude est de « dénaturer » le déploiement des techniques dans les sociétés. En effet, pour le sens commun, le « succès » des outils que nous employons relève d'une forme d'évidence : l'électricité, la voiture, le smartphone, se diffusent parce qu'ils sont « pratiques », « utiles », « efficaces », etc. Ce faisant leur design est lui aussi naturalisé : « la » voiture serait nécessairement « cette » voiture de plus d'une tonne, bardée de capteurs électroniques et roulant à plus de 200 km/h que nous connaissons aujourd'hui. Ce que démontre au contraire l'histoire des techniques, c'est que notre environnement technique est avant tout le résultat de rapports de force entre intérêts particuliers économiques, politiques, ou idéologiques.

L'histoire fourmille d'exemples où les technologies qui ont été promues et qui se sont imposées n'avaient pas d'autre avantage sur leurs alternatives que celui d'augmenter la richesse ou le pouvoir de leurs promoteurs. Cela a été le cas du gaz d'éclairage survivant cinquante ans après le développement de l'électricité en Grande-Bretagne, de la disparition des tramways pour laisser place à l'automobile dans les grandes villes américaines des années 1930, de l'abandon du développement de l'énergie solaire domestique aux USA dans les années 1950 au profit de *General Electric*, et même du passage du moulin à eau à la machine à vapeur dans l'industrie textile britannique du XIXe siècle (qui était moins efficace mais donnait l'avantage au patronat dans le rapport de force face aux ouvriers). Au-delà de ces processus de promotion, et d'écrasement des alternatives (voir, en France, la part de financements de recherche et développement engloutie par le nucléaire au détriment des renouvelables), c'est tout le design des techniques qui répond généralement à des objectifs de pouvoir.

Le design des objets produits industriellement sert bien évidemment avant tout les intérêts de l'industrie en question, parfois au détriment de « l'expérience utilisateur » : il n'existe aucune barrière technique à ce que les outils des différentes marques d'informatique soient compatibles en eux, à ce que les voitures puissent encore être réparables par un garagiste indépendant, à ce que les réseaux sociaux ne nous absorbent pas dans le « *doom scrolling* » (consultation compulsive et infinie de contenu, notamment permise par le développement du défilement vertical infini et le lancement automatique des vidéos), etc. Ces « défauts » pour l'utilisateur sont avant tout des qualités économiques pour les concepteurs. Les États ne sont pas en reste, et les outils qu'ils déploient servent avant tout leur objectif de contrôle centralisé : si les candidatures à l'université des jeunes bacheliers se déroulent sur un outil unique comme ParcoursUp, c'est que les institutions de l'État y trouvent un intérêt de contrôle (le rectorat peut par exemple beaucoup plus facilement imposer des modifications dans les sélections des établissements ou contrôler des taux de remplissage).

Ce regard historique permet de comprendre à quel point ce que se joue derrière une technologie en appelle à un questionnement politique large. De ce point de vue, et pour revenir sur la question du design abordée dans le point précédent, il peut même apparaître naïf d'espérer « réguler » le design de l'IA : au vu du caractère hautement technologique et centralisé de cet outil, on imagine mal le

rapport de force qui pousserait les géants de la tech et les industries qu'ils servent à se plier aux exigences du bien commun au détriment de leurs profits économiques ou politiques (comme peut le laisser penser la levée des pratiques de modérations sur de nombreux réseaux sociaux aujourd'hui).

10. Les techniques sont indissociables des sociétés dans lesquelles elles sont introduites

Plus largement, penser les outils comme déconnectés des sociétés qui les utilisent est une vue de l'esprit. Ainsi, si certaines techniques font l'objet de restrictions d'accès ou nécessitent un permis pour être utilisées, c'est que l'on saisit bien qu'elles ne peuvent pas être mises « entre les mains de n'importe qui », en raison du pouvoir qu'elles confèrent ou de leur dangerosité. Un avion n'est pas « sûr en soi », mais seulement dans les mains d'un pilote habilité et dans le cadre d'une régulation stricte de l'espace aérien. Certaines techniques sont d'ailleurs jugées si dangereuses (les armes bactériologiques) ou si susceptibles de dérives éthiques (le clonage) qu'elles font l'objet de traités d'interdiction internationale. Une technique ne peut donc pas être évaluée hors du monde dans lequel elle prend place.

L'IA donne de formidables capacités de surveillance, de propagande, ou encore de ciblage publicitaire ou militaire. Dans le monde actuel, il serait d'une grande naïveté de suggérer qu'elle ne sera pas utilisée à ces fins. À moins d'imaginer que le développement de l'IA vienne avec un arraisonnement du capitalisme et des régimes à tendance totalitaire, promouvoir l'IA, même pour des usages apparemment inoffensifs, c'est participer au déploiement d'une technique qui sera aussi utilisée pour renforcer ce monde-là. Certes, l'enseignant qui utilise ChatGPT pour aider ses élèves à réaliser une tâche pédagogique ne devient pas automatiquement un serviteur d'Elon Musk, mais il participe néanmoins à banaliser l'usage d'une technique que l'on sait par ailleurs profondément problématique, ce qui n'est pas anodin. La même chose pourrait être dite du numérique à l'école en général.

Est-ce à dire qu'il faudrait refuser toute technologie qui peut également être utilisée à des fins de barbarie et ne plus jamais utiliser de couteau à pain ? À l'évidence, non, mais il s'agit néanmoins d'une question qui mérite d'être posée, au moins dans le cas de certains outils. On se la pose par exemple plus facilement dans le cas des armes à feu, dont la banalisation dans l'espace public (à la ceinture des policiers) ou privé (certains parents refusent de laisser leurs enfants jouer avec des armes factices) apparaît immédiatement plus polémique. Il est même possible de penser que ce sujet est un point d'achoppement majeur des désaccords entre défenseurs et opposants à l'usage des IA dans la vie quotidienne : là où les premiers voient un usage innocent et décorrélé des enjeux globaux de l'IA, les autres y voient une sorte de soutien passif, voire de propagande complice. Il n'est pas question de trancher ici ce débat, mais de le soulever afin de montrer, encore une fois, l'indigence des discours sur la « neutralité » des techniques.

Faire le mal, mais le faire bien

Comme ce rapide panorama des principaux arguments de la philosophie des techniques nous le montre, les outils que nous utilisons et déployons sont porteurs d'enjeux politiques majeurs. C'est la raison pour laquelle de nombreux penseurs et penseuses plaident pour la mise en débat démocratique des choix technologiques dans notre société. Pour le dire de manière provocante, ce qui a le plus changé la vie des Français depuis trente ans n'est sans doute pas l'alternance politique pour laquelle des millions de gens ont voté aux différentes élections, mais bien plutôt le déploiement du numérique qui, lui, n'a donné lieu à aucune procédure démocratique explicite.

Les techniques, et en particulier les plus complexes, charrient avec elle un ensemble de valeurs, accompagnent des projets politiques, renforcent ou le pouvoir de certains acteurs, en déposent d'autres, et ainsi produisent certains types de sociétés dont on ne devrait pas faire l'économie de se demander si elles sont désirables ou non. Lorsque je promeus ou utilise l'IA, je dois être capable de me demander si je participe d'un monde désirable, soutenable, équitable, démocratique, sobre, etc. Et de tirer les conséquences du résultat de ce questionnement.

Aussi, l'objectif de ce texte n'est pas d'empêcher quiconque de promouvoir le déploiement de technologies écocides, totalitaires, et/ou destructrices. Il plaide simplement pour que ces choix ne se fassent pas à l'abri d'arguments indiscutablement faux sur la neutralité prétendue des techniques.

Guillaume Carbou, « En finir avec la neutralité de l'IA », AOC.media, 22 mai 2025.

Carbou, enseignant-chercheur en sciences de l'information et de la communication, maître de conférences à l'Université de Bordeaux.